



HAL
open science

[Compte-rendu] L'Imaginaire des langues.
Représentations de l'altérité linguistique et stylistique
(XVIe-XVIIIe siècles), Sabine Lardon, Michèle Rosellini
(dir.), Cahiers du GADGES, n° 15, 2018.

Miriam Speyer

► To cite this version:

Miriam Speyer. [Compte-rendu] L'Imaginaire des langues. Représentations de l'altérité linguistique et stylistique (XVIe-XVIIIe siècles), Sabine Lardon, Michèle Rosellini (dir.), Cahiers du GADGES, n° 15, 2018.. Elseneur, 2020, n° 35, p. 151-154. hal-03126388

HAL Id: hal-03126388

<https://hal.science/hal-03126388v1>

Submitted on 31 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Comptes rendus

Cahiers du GADGES, n° 15, 2018, *L'Imaginaire des langues. Représentations de l'altérité linguistique et stylistique (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Sabine Lardon, Michèle Rosellini (dir.).

Une intense réflexion linguistique caractérise la France de la première modernité. La situation plurilinguistique tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du royaume est productrice de tensions dont les créations littéraires deviennent la chambre d'écho. Cet état de fait constitue le point de départ du volume collectif dirigé par Sabine Lardon et Michèle Rosellini. Le concept de l'« imaginaire linguistique », qui permet de questionner les représentations d'une langue, tant positives que négatives, tant personnelles que partagées, se révèle à ce sujet particulièrement riche. Organisé en trois parties, l'ouvrage questionne d'abord les « mythes fondateurs » attachés à certaines langues. Les problématiques liées à la diversité linguistique constituent le point central de la deuxième partie, tandis que les cinq contributions du troisième volet interrogent les implications poétiques et littéraires liées à la langue et au style.

À l'ouverture du volume, Sabine Lardon souligne le lien fort entre la réflexion sur la langue française et la métaphore horticole. Fréquente dans les traités de rhétorique antique, celle-ci est, à la Renaissance, mise au service de l'illustration de la langue vernaculaire. Elle permet tout particulièrement d'insister sur l'importance de l'apport humain : la langue en tant que telle est neutre, mais comme un jardin, elle a besoin d'être cultivée. Particularité chez Du Bellay, la fleur devient fruit : la *Deffence* se construit en diptyque avec *L'Olive*, la création littéraire est la manifestation même du travail du poète-jardinier.

Les contributions de Véronique Ferrer et de Michèle Clément sont consacrées aux phénomènes linguistiques dans le domaine religieux. La première interroge ainsi la « langue de Canaan », langue associée à la communauté réformée, selon les vecteurs sociolinguistique, confessionnel et littéraire. Intimement liée à l'hébreu par la traduction de la Bible, cette

langue représente le versant protestant de l'entreprise d'enrichissement et d'illustration de la langue française au XVI^e siècle. Sous l'influence des conflits politiques et religieux du temps, elle devient sociolecte, signe d'appartenance à la communauté réformée, et sera pratiquée de cette manière encore aux XVII^e et XVIII^e siècles. L'emploi littéraire de la langue de Canaan est plus limité : après un essor entre 1560 et 1590, elle disparaît, tant sous la pression politique (la conversion d'Henri IV) que linguistique (le « bon usage »). L'étude de Michèle Clément est consacrée à un autre sociolecte spirituel, la langue mystique. Pour l'expérience mystique, expérience de l'ineffable s'il en est, la langue constitue un champ de réflexion privilégié. Dans la correspondance entre Briçonnet et Marguerite de Navarre (1521-1524) notamment, s'élabore une mystique néoplatonicienne en français qui se caractérise par des expressions ou des constructions syntaxiques clés. Mais loin d'être de stériles exercices rhétoriques, ces procédés sont au service de l'émotion : la langue mystique doit faire « vivre une expérience de Dieu dans le travail du langage contre le langage » (p. 89). C'est aussi dans ce contexte-là qu'apparaît pour la première fois le terme de « sublime » dans un sens rhétorique, ce qui amène Michèle Clément à appeler à une « préhistoire du sublime » (p. 90).

Élise Pavy aborde, elle, une autre forme de mystère : le « mythe des hiéroglyphes ». Les Lumières, en inscrivant ces signes dans une histoire, vont contribuer à leur démystification progressive. Ils continuent néanmoins de fasciner, parce que les contemporains sont convaincus que « l'écriture, la langue et la pensée se reflètent et s'affectent » (p. 108). En tant que « signes à déchiffrer », les hiéroglyphes entretiennent aussi un lien avec la création littéraire, forme d'expression à décrypter elle aussi.

À l'ouverture du deuxième volet, consacré aux imaginaires linguistiques dans des contextes plurilinguistiques divers, Ariane Bayle s'intéresse aux manières de « nommer la vérole » en Europe. Maladie véritablement nouvelle à la fin du XV^e siècle, la syphilis bouleverse les certitudes médicales, l'onomastique foisonnante en est le reflet. Aux noms liés à la localisation ou aux symptômes de la maladie vont s'ajouter des appellations politiques bien connues : *mal francese*, *mal napolitain*, *spanish pox*, la syphilis est le « mal de l'autre ». Anxiogène en contexte médical, le caractère insaisissable de cette « maladie Protée » et la multiplicité de ses noms constituent en revanche un terrain fertile pour la littérature comique. Quant à la poésie, la rime *parole / vérole* permet de tisser un lien étroit entre la circulation du mal et celle des mots.

L'étude de Michel Jourde est consacrée à « l'imaginaire des langues » que représente le *Thresor de l'histoire des langues de l'univers* (1613) de Claude Duret. L'ouvrage foisonnant traduit l'émerveillement de son auteur devant

la diversité des langues. Cependant, l'organisation de l'ouvrage révèle une vision européocentrée, liée à la colonisation commençante. Ce plaidoyer pour la pluralité constitue enfin une « célébration du français » qui, en tant que langue de rédaction du *Thresor*, illustre sa capacité à englober toutes les autres.

C'est la relation entre les « langues de France » qui constitue le point central des contributions de Bénédicte Louvat-Molozay et de Gilles Guilhem Couffignal. Celui-ci propose une réflexion méthodologique sur le « gasconisme » dans la littérature du XVI^e siècle. L'approche exogène des œuvres ne permettant pas de l'identifier de manière fiable, Gilles Guilhem Couffignal défend une approche interne : c'est le choix de l'auteur qui est significatif pour une étude de la langue et de son imaginaire. Bénédicte Louvat-Molozay s'intéresse, elle, à une manifestation particulière de cette littérature « gasconne » : le *Théâtre de Béziers*, corpus de trois florilèges dramatiques (1628, 1644 et 1657). Ce théâtre, observe-t-elle, est proprement bilingue : tandis que l'espace péritextuel s'écrit majoritairement en français, les pièces de théâtre font coexister les deux langues. À ce propos, le recueil de 1628 occupe une position particulière : le français et l'occitan y sont presque représentés à égalité, ce qui témoigne du bilinguisme des spectateurs. La répartition des langues n'est cependant pas anodine : le conflit linguistique sur scène traduit les tensions culturelles et sociales.

En évoquant l'exploitation du plurilinguisme au théâtre, l'étude de Bénédicte Louvat-Molozay annonce déjà le troisième ensemble du volume, consacré aux imaginaires linguistique et stylistique et à leur impact sur les genres. Tout particulièrement, l'article de Céline Paringaux, « La représentation des langues sur la scène comique à l'âge classique », souligne que la mise en scène de l'altérité linguistique invite à une réflexion sur la diversité des langues. Le théâtre de Molière notamment se lit comme la chambre d'écho (ironique) de théories du temps. Si son enquête riche porte des éclairages stimulants sur les configurations linguistiques et leurs exploitations dramaturgiques variées, il aurait été intéressant d'aborder plus avant la réception de ce plurilinguisme par l'« auditoire » du temps.

Le genre poétique est à l'honneur des contributions de Florence Bonifay, de Michèle Rossellini et de Mathieu Bermann. En partant d'une enquête lexicologique, Florence Bonifay questionne l'imaginaire du groupe attaché à la « Pléiade ». Ce vocable, d'un emploi ponctuel chez Ronsard, est surtout utilisé par ceux qui en sont exclus. Plus mythique que réel, le groupe, quelle que soit son appellation, désigne de fait un ensemble à périmètre variable. Mais si l'« imaginaire groupal » connaît une telle fortune au milieu du XVI^e siècle, c'est que le réseau est synonyme de pouvoir : il donne une visibilité aux écrivains-poètes et à la poésie, au moment même où celle-ci s'émancipe au sein des « belles-lettres ».

Dans une étude structurée en trois étapes, Michèle Rossellini interroge l'évolution de l'imaginaire de l'obscénité au cours du XVII^e siècle. Après le choc initial produit par les recueils collectifs satiriques, qui emploient les « mots sales » ouvertement (ou avec des abréviations évidentes), les auteurs de l'époque vont procéder à l'effacement progressif des termes explicites. Mais ce développement a pour corollaire l'importance croissante de la suggestion et, dès lors, de la nécessaire collaboration du lecteur. Au terme de son étude, consacrée successivement à *L'École des filles* (1655), à *L'École des femmes* (1662) et aux *Nouveaux contes* (1674) de La Fontaine, elle conclut sur un « paradoxe psycholinguistique » : le non-dit n'efface pas l'obscénité, mais l'accroît, et les *Contes* de La Fontaine de mettre en scène « le processus de refoulement » (p. 273). Mathieu Bermann interroge cette œuvre et son érotisme par le biais du « vieux langage ». Ce style d'inspiration marotique est d'autant plus propice à évoquer des scènes scabreuses qu'il marque la distance amusée du conteur. Il serait dans ce contexte intéressant d'approfondir le lien entre la pratique lafontainienne et celle de Voiture, qui, un demi-siècle plus tôt, écrit des lettres et des vers en « vieux langage ». L'interprétation selon laquelle l'emploi du « vieux langage » par La Fontaine a un caractère polémique aurait pu être davantage étayée. Le volume se clôt sur l'étude d'Audrey Faulot consacrée à la formation linguistique dans les romans-mémoires (1731-1750). Dans ces textes, la langue du *je* narrateur est le signe de son statut social. Deux formules s'observent : les romans dans lesquels l'acquisition de la langue du mémorialiste est centrale s'opposent à ceux dans lesquels elle est entièrement passée sous silence, une différence révélatrice de deux conceptions concurrentes de l'identité, essentialiste et évolutive.

Si l'on peut éventuellement regretter la faible place que ménage le volume à des études de réception, l'imaginaire linguistique d'un auteur donnant aussi des indices sur celui des lecteurs / spectateurs visés, on ne peut que saluer le panorama que proposent Sabine Lardon et Michèle Rossellini. Il répond pleinement à l'ambition de rendre compte de la manière dont « l'imaginaire linguistique et stylistique a contribué [...] à fonder l'imaginaire politique de la langue française, à multiplier ses usages sociaux, à l'acclimater aux exigences esthétiques des genres littéraires » (p. 14).

Miriam SPEYER

Université de Caen Normandie